

F. Fenoil, 1887, *La terreur sur les Alpes*, Imprimerie Edouard Duc, Aoste, 270 pages.
Extrait des pages 106 à 122.

CHAPITRE III^{me}

Année 1794 — *La marine* — Le chevalier *Avograde* est nommé commandant général de Valgrisenche — Surprises du Col du Mont par le commandant français *Bernard* — Lutte acharnée et déroute des Français — La nouvelle de la prise du *Traverset* — Panique au Col du Mont — Episodes — Troisième tentative et déroute finale du commandant *Bernard* — Traces de cette bataille sur le glacier de *Loidon*. — Combinaisons pour reprendre le Petit-St-Bernard.

L'hiver de 1793-94 ne fut ni long, ni rigoureux sur les Alpes. Au mois d'avril déjà la neige

disparaissait à vue d'œil et reculait jusqu'à la limite des glaciers.

Les Français à la faveur de ces journées magnifiques, se hâtent d'envahir nos montages, résolus de tenter un suprême effort, et de prendre d'un même assaut le Petit-St-Bernard et le Col du Mont. Le roi de Piémont Victor-Amédée III, connaissant leurs préparatifs redoutables et leurs projets audacieux, renvoie sans tarder ses soldats à la défense des Alpes.

Le 1^r mars 1794, deux compagnies piémontaises de l'arme dite la *marine* arrivent à Valgrisenche sous la conduite du capitaine *Musa*. L'une occupe *Fornet* et l'autre le village des *Uselières*. Les miliciens commandés par le capitaine *Empereur*, se partagent entre le chef-lieu et Pianaval ; une autre compagnie de soldats Piémontais est placée à la *Grande Alpe*. A la fin de mars, un régiment entier de la marine, ayant à sa tête le chevalier *Avograde*, vient grossir les rangs de cette armée déjà imposante.

Fornet est choisi pour servir de centre et de point de ralliement à ces troupes disséminées sur l'arête des monts et le flanc des glaciers. La chapelle de ce village est convertie en caserne, l'autel seul est conservé pour la célébration des Saints Mystères auxquels l'armée assiste tous les jours de dimanche et de fête.

Le chevalier Avograde, à peine arrivé à Fornet, est nommé commandant général de Valgrisenche. Cet homme était doué d'un caractère énergique. Volontiers il partageait les privations de ses soldats, et toujours il se trouvait au premier rang à l'heure du danger. Quoiqu'il fût inexorable pour le maintien de la discipline, les militaires le respectaient et l'aimaient. Son premier soin fut de faire construire au Col du Mont de nouvelles cabanes et de réparer les anciennes.

En moins de quinze jours, tout fut près et l'actif capitaine avec le gros de son armée prit possession de ce poste redoutable et l'on vit le drapeau du Piémont flotter à 3,000 mètres au dessus du niveau de la mer. C'était le 15 avril 1794.

Les Français firent assurément une grande faute en ne devant pas les Piémontais. Ils l'auraient pu, car à cette époque ils disposaient sur le versant opposé de forces respectables. Cette occasion manquée, un seul moyen de vaincre leur restait : *prendre le Col du Mont d'assaut*, mais une montagne de ce genre ne peut être emportée comme une forteresse. Ils le savaient et ne perdirent cependant pas courage.

Un plan d'attaque savant et audacieux fut conçu par le commandant Bernard, chef des Français. On touchait à la fin d'avril 1794, les Piémontais,

quoiqu'ils fussent maîtres du Col du Mont, n'avaient pas encore eu le temps de s'y fortifier, leurs provisions détériorées étaient à peu près nulles, les vivres tellement insuffisants qu'on ne devait guère être en état de soutenir un assaut vigoureux et imprévu.

Le commandant *Bernard* le soupçonnait et sans perdre plus de temps, il rassemble les plus déterminés d'entre les siens, met à leur tête de vaillants capitaines et leur annonce le dessein qu'il a d'aller surprendre les Piémontais sur le Col du Mont, à la faveur des ténèbres. Ce projet les électrise et sous l'empire de ce premier enthousiasme, les Français se mettent en marche. Cette tentative reprise deux fois est par deux fois repoussée. Nous verrons la troisième, au 15 mai 1794. Comme le chanoine P. Béthaz dans son intéressant opuscule *sur Valgrisenche* révoque en doute ce fait d'armes, nous reproduisons, tel quel, le récit trouvé là dessus dans les notes du chanoine Million de la Tarentaise. Pour le moment, restons à la suite de notre histoire.

Les Piémontais victorieux au Col du Mont, avaient à peine eu le temps de reprendre haleine, qu'une nouvelle fatale leur arrivait. Le Traverset venait d'être pris, le Petit-St-Bernard était tombé entre les mains des Français, les nôtres après une héroïque résistance, fuyaient en désordre devant l'ennemi qui était maître de La Thuile.

A ce récit, une panique indescriptible s'empare des vainqueurs du commandant Bernard. En foule, ils se précipitent de ces montagnes inhospitalières, traversent comme l'éclair la vallée de Valgrisenche, abandonnent et les vivres et les provisions de guerre, et sans faire halte, courent d'Arvier aux *glairs de Quart*, où se trouvait à cette heure le camp général commandé par le duc de Montferrat. On eût dit qu'une armée nombreuse les poursuivait et qu'un glaive impitoyable allait tous les tailler en pièces (1).

Valgrisenche ainsi abandonné par les fuyards du Piémont, fait appel au patriotisme des miliciens, tous enfants des montagnes.

François Chamonin, le héros montagnard dont la mâle figure commence à se dessiner leur parle au nom de ses compatriotes.

Raffermiss par son langage plein de force et touchés par la description des malheurs qui pouvaient fondre sur ce petit pays, les miliciens se

(1) M. le chanoine Chamonin, archiprêtre de Cogne, nous affirme qu'avant de quitter le Col du Mont, les Piémontais tinrent un conseil de guerre entre le Col du Mont et Fornet ; que ce conseil eut lieu dans le plus grand trouble ; les chefs, bien loin de calmer la frayeur générale, étaient aussi épouvantés que les soldats.

(Note de la 2e édition).

rassurent, et seuls ils s'engagent à tenir tête aux envahisseurs.

Tandis qu'eux se dévouent ainsi pour le salut commun, quelques mercenaires piémontais s'emparent des magasins et mettent à l'encan les provisions laissées par les troupes en fuite. Le syndic de Valgrisenche et François Chamonin s'opposent vivement à ce vandalisme sans nom, et pour en avoir justice ils parlent aussitôt, se dirigent vers le quartier général, exposent au duc de Montferrat la triste situation de Valgrisenche (1) et l'ignoble conduite des pillards piémontais. Le duc accueille favorablement les plaintes de ces deux montagnards et les établit eux-mêmes, conjointement avec les miliciens, maîtres de tous les magasins abandonnés.

Durant ce temps, des bandes de français circulaient par Pré *S. Didier, Morgex, La-Salle et*

(1) La soldatesque française abusa de son côté de la victoire. Nous avons oui raconter à diverses personnes l'anecdote suivante. Quelques soldats français rencontrèrent dans un village de Valgrisenche une femme qui portait au doigt un anneau d'or. Ils voulurent le lui arracher, mais ne pouvant de suite en venir à bout ils prirent le moyen le plus court, ils coupèrent le doigt. Ce fait toutefois ayant été porté à la connaissance des chefs fut sévèrement puni.

(Note de la 2e édition).

Avise. En divers lieux, ils avaient planté l'arbre de la liberté surmonté du bonnet rouge, et dévasté les églises. Celle d'Avise venait de subir le sort commun, quand les robustes paysans d'Arvier réunis en troupe et munis de bonnes armes s'avancèrent jusqu'à Ruinaz, résolus d'arrêter les téméraires profanateurs.

Les Français voyant du versant opposé ces paysans en armes, se prirent à rire et à se moquer d'eux et de leur roi — *Roi des Piccaillons*, criaient-ils, *tire les canons*. Les paysans sans se déconcerter, restèrent fermes à leur poste, et soldats improvisés du roi *des Piccaillons*, ils réussirent pendant plusieurs jours à boucher le passage d'Italie à ceux qui les raillaient. On dit même que dans une échauffourée qui eut lieu entre Avise et Arvier, au centre d'un bois aujourd'hui détruit, ils portèrent aux railleurs des coups de maître et leur apprirent comment les paysans répondent aux impertinences.

Le duc de Montferrat ne tarda pas à avoir connaissance des efforts heureux tentés par les braves Arvelains et s'empessa d'envoyer à leur secours des troupes régulières. Un détachement de soldats piémontais fut placé à Pierre-Taillée, gorge affreuse qui sépare le Valdigne du reste de la vallée d'Aoste, et où cent hommes déterminés peuvent arrêter une armée entière. Dans ce même temps, un

certain nombre de bataillons piémontais gravirent les hauteurs de St-Nicolas et occupèrent tous les passages qui tendaient vers l'Italie.

La tradition populaire rapporte ici un singulier stratagème. Les Piémontais, décidés à en venir contre les Français à une bataille générale et à les repousser jusqu'au pied du Petit-Saint-Bernard, s'avisèrent d'une ruse qui ne fut pas inutile.

Ils se concertent et arrêtent de commun accord le projet suivant. Quelques-uns de leurs bataillons resteront à Pierre-Taillée, et de là, au jour et à l'heure convenus, s'avanceront en masse contre les Français campés dans le Valdigne ; les autres disséminés sur les hauteurs de St-Nicolas, au dessus des chalets de Vertosan, feront une descente du côté de La Salle et simultanément prendront l'ennemi entre deux feux.

Le départ des troupes est fixé à minuit. Les colonnes de Pierre Taillée s'ébranlent et marchent avec fracas vers le Valdigne ; au même temps, les colonnes de St Nicolas allument de grands feux sur les pics qui de Vertosan dominant La Salle et Morgex, puis tous les soldats piémontais passent et repassent un à un devant ces feux, cette procession finie et recommencée à plusieurs reprises, ils se précipitent sur le Valdigne, sonnant la charge et jetant des cris de guerre. Quelques bergers les remplacent autour des grands feux et continuent à

passer et repasser sans cesse devant ces flammes qui ne disparaissent qu'avec le jour.

Les Français du fond de la plaine du Valdigne, voient ces feux et cette procession interminable, ils calculent le nombre des passants et se répètent avec effroi que l'ennemi compte des soldats par milliers. Déjà ils entendent la trompette et les cris des Piémontais prêts à fondre sur eux, et encore la procession n'a pas cessé au sommet de *Vertosan* ; saisis de frayeur ils refusent le combat, se replient en ordre sur *St-Didier* et ce même jour arrivent à La Thuile.

Les Piémontais, maîtres du Valdigne, sans coup férir, ne perdent pas un instant. Les héroïques vaincus du Traverset tiennent le camp Prince-Thomas au levant de La-Thuille et les défenseurs du Col du Mont reprennent le chemin de Valgrisenche, où de suite ils occupent le même col. La gloire de ce retour inespéré doit rejaillir en partie sur les braves *Arvelains*.

Or c'est précisément ici que se place la troisième tentative du commandant Bernard sur le Col du Mont, que les nôtres venaient de réoccuper. Sur ce fait d'armes qui a un caractère tout particulier de hardiesse, nous laisserons la parole au chanoine Million, un érudit de la Tarentaise. Lui-même était redevable de ses renseignements à M. Capuçon, curé

de Ste-Foy et à un rapport de la gendarmerie française communiqué à l'académie de la Val d'Isère, par M. Despines, Sous-Préfet de Moûtiers en 1867. M. Million dans les pages que nous allons reproduire commence par le récit d'un fait qui rappela le souvenir de la bataille où périt le commandant Bernard. Ecoutons-le.

II.

« Le 24 du mois de septembre 1867, Jean-François Favre, de Ste-Foy, parcourant les hautes cimes qui séparent celle commune du territoire de la vallée d'Aoste, aperçut des restes humains sur les bords des glaciers du Creux-des-morts, en la montagne de la Chassière ou Sassièrè. Il en informa l'autorité, et le 1^r octobre, le maréchal des logis, Louis Granier, et un autre gendarme du Bourg-St-Maurice, guidés par trois hommes de Ste-Foy, se transportèrent sur les lieux pour procéder aux constatations légales.

« Arrivés tout près de la frontière italienne ; ils virent au fond d'un précipice bordé de glaces, trois squelettes étendus sur le dos, et descendirent non sans danger, au bas du ravin. Deux de ces squelettes paraissaient avoir été abandonnés par les glaces depuis longtemps ; les ossements conservaient leur

position naturelle, mais ils étaient désagrégés et se trouvaient complètement dépourvus de chairs. Le troisième, plus rapproché du glacier, était mieux conservé. Il mesurait 1 m. 80 c.; la peau de la tête était détachée du crâne et encore munie d'une forte chevelure blonde. Le bras était replié et encore revêtu de chair, lui servait d'appui. Le côté et la jambe gauche étaient également pourvus de chair, ainsi que la région épigastrique où l'on remarquait encore la marque d'une blessure. En effet, une recherche à l'intérieur amena l'extraction d'une balle du calibre des anciens fusils de munition.

« Les seuls (1) objets retrouvés auprès de ces squelettes sont : un lambeau de drap gris-blanc qui ressemble au drap du pays, une cuillère de bois brisée en quatre fragments et un morceau de cuir paraissant provenir d'un sous-pieds.

« Après ces constatations, et vu l'impossibilité de sortir ces restes humains du gouffre où ils étaient et

(1) Les objets mentionnés par M. Million ne furent pas *les seuls* découverts. En 1868, l'avocat Pierre Frassy visita le glacier de Loidon, dans l'espoir d'éclaircir par de nouvelles découvertes le fait des trois squelettes humains trouvés en 1867. Après avoir parcouru le glacier en tout sens, il découvrit quelques débris d'armes, des lambeaux d'habits militaires, enfin un fusil très-rouillé qui diffère sensiblement de nos fusils actuels.

de les emporter à Ste-Foy par un trajet de six heures et avec des chemins difficiles on les inhuma en ce lieu, et on fit sur la tombe un amas de pierres, pour en garder le souvenir.

« Pour nous renseigner sur la provenance de ces cadavres, il faut recourir au témoignage des vieillards de Ste-Foy.

« Au printemps de 1794, le commandant Bernard, chef d'un bataillon de l'Ain, tenta à deux reprises, de s'emparer du col du Mont et échoua deux fois dans cette entreprise hardie. Mais des renforts envoyés de Séz et de Villaroger. par le général Almeras, permirent d'affronter les chances d'une troisième tentative. Le 14 mai, à minuit, environ 1500 hommes partirent du hameau de la Mazure, divisés en trois colonnes. Celle de droite, guidée par Gabriel Empereur-Bozon, de Ste-Foi, se dirigea vers la montagne de Roche-brune, celle du centre prit le chemin direct du col du Mont ; mais celle de gauche, ayant pour guide Jacques Champet, et pour chef, le commandant Bernard lui-même, devait gravir les glaciers de la Sassièrre, contourner le rocher appelé Bec-de-l'âne et s'engager dans la vallée de glace du Loidon.

« La colonne du centre atteignit le col à la pointe du jour et y fut rejointe par celle de droite. Il faisait un froid intense, et les Piémontais, surpris dans leur

campement, non-seulement ne se servirent pas de leurs canon, mais n'eurent pas même le temps de prendre leurs armes. Ils abandonnèrent précipitamment leur camp aux soldats français. (1) Cependant, la colonne engagée dans les glaciers de la Sassièrè n'eut pas une pareille chance. Enveloppés de brouillards et engourdis par le froid, beaucoup de militaires glissèrent sur les pentes ou s'engloutirent dans les crevasses des glaciers. Trois officiers périrent de cette manière, ainsi que le commandant Bernard qui s'était laissé choir au fond d'un glacier. Le corps de celui-ci fut rapporté le lendemain et enseveli à un kilomètre du village du Miroir, dans un champ, au mas de la Crosettaz. Depuis lors, les habitants du hameau appellent celle localité, le mas du commandant Bernard.

« Trois vieillards de Ste-Foy, dont l'un avait vingt ans, l'autre seize, et le troisième, dix, à l'époque où ces événements se passaient sous leurs yeux, ont attesté ces faits avec tous leurs détails en 1868. Leur récit est parfaitement conforme à la tradition restée

(1) Sur ce point, M. Million n'est ni exact ni vraisemblable. Il est vrai que les Piémontais surpris se replièrent au premier choc, mais ils revinrent de suite à la rescousse et combattirent en braves. La preuve en est que les 1500 français furent culbutés, repoussés et mis en fuite. Prétendre mettre leur déroutè sur la force des éléments est par trop invraisemblable.

vivante dans les familles de la localité et concorde exactement avec les données de l'histoire. Albanis Beaumont, dans sa *Description des Alpes Grecques*, 11^e part. T. I^r parle de cette guerre d'avant-postes que se firent plus d'une année les Français et les Piémontais, au pied du Petit-St-Bernard, sur le Col du Mont, sur la montagne de Ste-Marguerite, et sur le mont Valézan.

« Ces vieillards, ainsi que tous les hommes âgés de Ste-Foy, en apprenant la découverte de ces restes humains à la Sassièrè, s'accordèrent à les attribuer à des soldats sous les ordres du commandant Bernard, qui périrent le 15 mai 1794.

« La conservation relative de ces corps durant 74 ans, est loin d'être incroyable. Les glaciers ont deux propriétés incontestables et fondées sur de nombreuses expériences ; ils conservent les chairs et les matières animales pendant des siècles, et ils ne gardent rien de ce qu'ils engloutissent. Subissant un mouvement de recul, ils chassent peu à peu de leur sein les corps étrangers qui s'y sont introduits. Ainsi il est fort plausible de penser que les deux squelettes, qui se trouvaient plus éloignés du glacier, n'avaient perdu leurs chairs que lorsqu'ils furent laissés sur le sol exposés à l'air et aux intempéries des saisons. Le troisième, mis à découvert depuis un temps moins long, reposait naturellement plus près des glaces et

n'avait pas encore subi une complète décomposition.

« La présence d'un lambeau de drap blanc semblable à celui que nous appelons drap du pays, paraîtrait devoir éloigner l'idée d'un costume militaire. Mais ce serait bien à tort, car nous savons que l'uniforme du bataillon de l'Ain se composait d'un habit bleu à revers blancs, d'une culotte blanche et de guêtres noires. Il faut se rappeler encore que les soldats d'alors portaient la cadenette, c'est ce qui peut expliquer la longueur de la chevelure qu'avait le troisième cadavre. »

III

La tentative, quoique malheureuse, des français sur le Col du Mont, fit penser à garnir Valgrisenche de nouveaux soldats. Le bon chroniqueur André Chamonin déplore le retour des troupes par ces mots naïfs : *la peur qu'on avait d'être français fut changée en ce nouvel embarras*. Valgrisenche vit s'établir trois nouveaux camps, l'un au plan des *Uselières*, l'autre au plan *Tranchet*, le dernier à la *Grande-Alpe*. Les jours de fête on célébrait la messe dans tous ces trois camps. L'église paroissiale fut convertie en magasin et la chapelle de *Planté* destinée au service du culte pour les montagnards. Tandis que les Piémontais reprenaient ainsi leurs postes, au midi du

Rhutor, un grand nombre d'ouvriers Biellais, Novarais... arrivaient à Valgrisenche pour travailler aux fortifications que le chevalier Avograde méditait de faire au Col du Mont. On y construisit de nouvelles cabanes, toute la forêt de Bryon fut abattue pour fournir les bois nécessaires. Autour des cabanes, les officiers du génie firent pratiquer des tranchées larges et profondes, au sommet de *Seigne* de nombreuses baraques furent aussi construites. Une fois ces préparatifs achevés, 500 hommes prirent possession du sommet de *Seigne*, et près de mille soldats, sous les ordres du chevalier Avograde, se fixèrent au Col du Mont.

Aucun fait éclatant ne signale leur séjour sur les Alpes jusqu'au 18 juin. En ce jour, les Piémontais campés au Col du Mont et ceux fixés au camp Prince-Thomas essayèrent de concert de reprendre le Petit-St-Bernard. Les Piémontais du Col du Mont devaient faire dix lieues de marche au milieu des ravins et des rochers et surprendre par derrière l'armée ennemie, tandis que les *Grenadiers Royaux* et les *Chasseurs* du camp Prince-Thomas l'attaqueraient en face. L'action devait être générale et l'assaut terrible. Malheureusement ce plan de bataille échoua. Les Piémontais du Col du Mont furent arrêtés à Mont Valaisan par l'ennemi supérieur en nombre, et loin de porter secours à leurs

compagnons de La-Thuille, ils purent à peine opérer une retraite désastreuse après avoir laissé de nombreux morts sur le champ du combat. Trente paysans valgrisains furent envoyés le jour suivant à la recherche des blessés qu'ils avaient abandonnés derrière eux.

Cette bataille fut la dernière qui se livra sur les Alpes en 1794. Les Piémontais rentrèrent dans leurs nids d'aigle et se tinrent sur la défensive jusqu'à la Toussaint. A cette époque les défenseurs du Col du Mont se retirèrent en quartier d'hiver. François Chamonin fut nommé par le duc de Montferrat, commandant du Col du Mont et cet homme héroïque avec cent miliciens aussi courageux que lui, passa l'hiver de 1794-95 sur ce sauvage sommet. Ce trait de dévouement est, je crois, unique dans l'histoire, et des montagnards seuls en étaient capables.